

Dieu a besoin des hommes

Le 28 août 1985, don Giussani a parlé au Meeting de Rimini. Voici son intervention, mise en forme à partir de la transcription de l'enregistrement audio (conservé aux Archives de la Fraternité de CL). Le texte a été édité par Julián Carrón

[Applaudissements] Merci, ça suffit. Mais vous avez peut-être raison d'applaudir, parce que je crois en ce que je dis.

I.

« **Le plus grand danger dont puisse s'effrayer l'Humanité**, dit Teilhard de Chardin, n'est pas quelque catastrophe extérieure, ni la famine, ni la peste... mais bien plutôt cette maladie spirituelle (le plus terrible parce que le plus directement humain de tous les fléaux) que serait la perte du goût de vivre ».¹ Quand j'ai lu cette phrase de Teilhard de Chardin, j'ai tout de suite eu présent dans mon cœur et dans ma mémoire la façon dont avait dû naître l'intérêt pour le Christ, la façon dont cet intérêt avait dû naître sur un plan vraiment historique. En effet – nous avons parfois réfléchi et médité à ce sujet avec certains d'entre vous –, les gens pouvaient aller l'écouter en se disant : « Que dit cet homme ? Il parle de la Trinité, de Dieu le Père, il parle de l'enfer, il parle de l'âme, de la responsabilité de l'homme... ». Mais ils pouvaient aussi se poser une autre question : « Pourquoi est-ce qu'il dit tout cela ? ». Dans le cœur des gens, cette question trouvait sa réponse sans qu'ils en soient conscients. Si quelqu'un avait formulé cette question, aussitôt on lui aurait répondu : « Parce qu'il aime l'homme, parce qu'il a une passion pour l'homme ! ».

« Il prit un enfant, le serra contre lui et dit : "Malheur à celui qui touche à un cheveu du plus petit de ces enfants" » ;² et il ne parlait pas de leur toucher un cheveu au sens physique du terme, car tout le monde a une certaine retenue dans ce domaine, mais il parlait de blesser l'enfant d'un point de vue moral – là où personne ne fait attention ni ne prend de précautions –, du respect absolu pour ce petit être qu'on pourrait renverser d'une gifle. Ou encore : il s'écarte sur le chemin pour laisser passer un cortège funèbre, une femme sanglote derrière le cercueil et Jésus demande : « Qu'est-ce qui se passe ? ». « C'est une femme veuve, son fils unique est mort ». Il s'avance d'un pas et dit : « Femme, ne pleure pas ! ».³ Ou lorsqu'il dit : « Qu'importe si tu prends tout ce que tu veux mais que tu te perds toi-même ? Que pourra donner l'homme en échange de lui-même ? »⁴ C'est ainsi qu'a surgi dans le monde le sens (le respect, la vénération, l'attachement, l'amour, la confiance, la responsabilité) de la personne.

La personne. L'amour pour l'homme. Sans cela, on ne peut pas comprendre le christianisme. Mais peut-être que, nous non plus, nous ne comprenons pas le christianisme (en le vivant, tout en le vivant, tout en essayant de le vivre), parce que nous ne participons pas à son origine. Le christianisme n'est pas né pour fonder une religion, il est né comme passion pour l'homme. Alors on comprend : si le Christ parlait du Père, s'il parlait de l'enfant, s'il tournait son regard avec un soin particulier vers le malade ou le pauvre, c'est parce que le pauvre, l'enfant, le malade étaient, de toutes les personnes, les moins protégés, ceux qui pouvaient le moins s'imposer ; mais c'est précisément pour cette raison que Jésus soulignait leur présence, car leur valeur était indépendante de leur capacité à s'imposer comme pouvoir ou de leur capacité à être utile au pouvoir.

Une passion pour l'homme : l'homme, le fils de sa mère, le fils d'une femme, l'homme concret, comme le souligne toujours Jean-Paul II, en rappelant parfois cette réalité concrète de façon vraiment explicite, avec des termes inoubliables ; pas l'homme d'après Feuerbach ou d'après Marx, mais l'homme – toi, moi –, j'insiste, le fils de sa mère et de son père ; l'amour pour l'homme, la vénération de l'homme, la tendresse envers l'homme, la passion pour l'homme, l'estime absolue de l'homme.

La phrase de Teilhard de Chardin m'a rappelé une phrase de l'Évangile : « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite ».⁵ Joie. Pardonnez-moi, mais je n'exagère pas et je suis prêt à répondre à toute objection : c'est la seule voix, la voix chrétienne, c'est la seule voix qui puisse utiliser le mot « joie » sans être obligée d'oublier ou de nier quoi que ce soit.

II.

L'homme est grand parce qu'il est rapport avec l'Infini. Jésus le dit en termes bibliques : « Leurs anges dans les cieux [les anges des enfants] voient sans cesse la face de mon Père ».⁶ L'homme est grand parce qu'il est rapport avec l'Infini. Mais un tel rapport peut aussi se définir par ce paradoxe : Dieu a besoin des hommes. Dieu ! Mais qui n'a pas peur, quelle que soit l'image qu'il s'en fait, qui n'a pas peur d'employer ce terme ? Moi, je le redoute beaucoup et, en fait, je l'utilise rarement : Dieu, ce « mystère insondable », comme le disait Einstein au grand mathématicien Francesco Severi trois jours avant de mourir, « ce mystère insondable qui sous-tend toute recherche » ;⁷ cette « ombre qui ne peut se détacher de nous », disait Whitehead, cette implication ultime de la raison, de la raison comprise comme conscience de la réalité selon la totalité de ses facteurs. « Toute la loi de l'existence humaine consiste uniquement en la possibilité pour l'homme de s'incliner devant quelque chose d'infiniment grand »,⁸ disait Dostoïevski.

Mais, précisément à cause de cela, quelle que soit la façon dont on le conçoit – et c'est une expression que j'espère ne pas oublier d'utiliser souvent – cet « infiniment grand » est lié à notre existence. Avec un terme dramatique, la Bible parle d'« alliance », un contrat substantiel, essentiel ou existentiel : c'est l'alliance de la création. Cet infiniment grand est lié à notre existence par cet émerveillement qui assure l'émotion de la nouveauté sans laquelle la vie serait un ennui mortel – si bien que Dieu s'impose à nous comme une force d'attraction émouvante, l'attraction émouvante du réel, de l'être –, par ce frémissement de la raison grâce auquel Dieu apparaît comme la consistance qui nous maintient au-dessus de l'abîme du néant, par cette dépendance inévitable par rapport aux événements grâce à laquelle Dieu nous détermine en tant que destinée.

Mais, alors, s'il est lié à nous, *peut-on* en parler ? Il *faut* en parler, dans le sens où il n'est pas possible de ne pas en parler, quelle que soit la façon dont on le conçoit. Il n'y a qu'une seule façon de ne pas en parler : ne pas penser. « Enfermé parmi les choses mortelles / (Le ciel étoilé passera lui aussi) / Pourquoi ai-je le désir de Dieu ? ».⁹ Et le questionnement passionné d'Ungaretti est ainsi explicité par Rainer Maria Rilke (pardonnez-moi de le citer) : « Voile-moi les yeux et je Te vois encore, / Rends-moi sourd et j'entends Ta voix, / Coupe-moi les pieds et je cours sur Ta route, / Privé de paroles, j'entonnerai pour Toi des prières. // Tranche-moi les bras et je Te serre / Dans mon cœur, soudain devenu main ; / Si Tu arrêtes mon cœur, c'est mon cerveau qui bat, / Brûle-le aussi et mon sang alors / T'accueillera, Seigneur, dans chacune de ses gouttes. »¹⁰

Voilà pourquoi, en raison de cette implication « physiologique », avec crainte et tremblement, je répète : Dieu a besoin des hommes. C'est ainsi qu'il s'est révélé à nous.

Le titre de ce très beau film de Delannoy¹¹ tombé dans l'oubli est bien évidemment un paradoxe, mais c'est vrai : Dieu a fait en sorte d'avoir besoin de l'homme par la manière dont il a agi. Nous n'avons pas d'autre choix que d'utiliser ce genre d'expression. Avoir besoin alors qu'on n'avait pas besoin, c'est de l'amour, l'amour dans toute sa pureté (pour les gens, c'est de la nostalgie, dans la mesure où ce n'est pas une expérience normale) : c'est de la gratuité, de la gratuité pure. Or, Dieu a besoin de l'homme, il s'est mis dans

la condition d'avoir besoin de l'homme parce qu'il l'a créé libre et, deuxièmement, parce qu'il s'est fait homme, il s'est inséré dans l'histoire.

Dieu s'est mis dans la condition d'avoir besoin de l'homme parce qu'il l'a créé libre, il a partagé avec l'homme cette capacité suprême de possession de soi qui est la Siègne, il l'a partagée avec lui. Vous me pardonnerez encore si je lis. C'est un extrait du *Mystère des saints innocents* de Péguy : « Demandez à ce père si le meilleur moment / N'est pas quand ses fils commencent à l'aimer comme des hommes, / Lui-même comme un homme, / Librement, / Gratuitement, / Demandez à ce père dont les enfants grandissent. // Demandez à ce père s'il n'y a point une heure secrète, / Un moment secret, / Et si ce n'est pas / Quand ses fils commencent à devenir des hommes, / Libres, / Et lui-même le traitent comme un homme, / Libre, / L'aiment comme un homme, / Libre, / Demandez à ce père dont les enfants grandissent. // Demandez à ce père s'il n'y a point une élection entre toutes / Et si ce n'est pas / Quand la soumission précisément cesse et quand ses fils devenus hommes / L'aiment, (le traitent), pour ainsi dire en connaisseurs, / D'homme à homme, / Librement, / Gratuitement. L'estiment ainsi. / Demandez à ce père s'il ne sait pas que rien ne vaut / Un regard d'homme qui se croise avec un regard d'homme. // Or je suis leur père, dit Dieu, et je connais la condition de l'homme. / C'est moi qui l'ai faite. / Je ne leur en demande pas trop. Je ne demande que leur cœur. / Quand j'ai le cœur, je trouve que c'est bien. Je ne suis pas difficile. // Toutes les soumissions d'esclaves du monde ne valent pas un beau regard d'homme libre. / Ou plutôt toutes les soumissions d'esclaves du monde me répugnent et je donnerais tout / Pour un beau regard d'homme libre, / Pour une belle obéissance et tendresse et dévotion d'homme libre, / Pour un regard de saint Louis, / Et même pour un regard de Joinville, / Car Joinville est moins saint mais il n'est pas moins libre, // (Et il n'est pas moins chrétien). // Et il n'est pas moins gratuit. // Et mon fils est mort aussi pour Joinville. / À cette liberté, à cette gratuité j'ai tout sacrifié, dit Dieu, / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement, Gratuitement, / Par de vrais hommes, virils, adultes, fermes. / Nobles, tendres, mais d'une tendresse ferme. / Pour obtenir cette liberté, cette gratuité, j'ai tout sacrifié, / Pour créer cette liberté, cette gratuité, / Pour faire jouer cette liberté, cette gratuité. // Pour lui apprendre la liberté ». ¹²

III.

Mais cette capacité énergétique à adhérer à l'être, dans laquelle réside la liberté, a en elle un « mécanisme » redoutable, aussi redoutable qu'un mystère ; ou plutôt, Péguy parle de : « mystère des mystères ». La liberté se réalise en tant que choix – en tant qu'option, dirait Althusser dans son terrible jugement : la différence entre croire en l'existence de Dieu et le marxisme ne réside pas dans une raison, c'est une pure option –. Qu'est-ce qu'on choisit ? D'accepter ou de ne pas accepter l'Être. Si je m'adressais uniquement à des jeunes, j'aimerais dialoguer de manière plus immédiate, car c'est un choix qu'on fait tous les matins. Tous les matins, nous nous levons et nous faisons face à la réalité avec le regard grand ouvert, curieux, naïf d'un enfant, prêt à appeler les choses par leur nom : « Que votre parole soit "oui", si c'est "oui", "non", si c'est "non". Ce qui est en plus vient du Mauvais », ¹³ ou bien nous nous levons en nous protégeant le visage du coude, méfiants, sur nos gardes, pour nous défendre de la réalité. Accepter ou ne pas accepter l'Être, sa propre mère ou Dieu, c'est la même chose, la position est identique ; accepter ou ne pas accepter une fleur ou l'éternité, c'est la même chose, la position est identique. Nous pouvons même aller à l'encontre de l'évidence, bien sûr en invoquant des raisons. Et lorsqu'on invoque des raisons, alors ce n'est pas uniquement une négation, c'est en mensonge. Les raisons, les prétextes fondamentaux sont, à mon avis, la douleur, dans tous les sens du terme, y compris la douleur face à sa propre défaillance, et la prétention de s'affirmer, la volonté de s'affirmer de l'homme ; attention, non pas de soi, de son propre moi, mais justement de l'homme d'après Feuerbach. L'exemple peut-être le plus frappant de la première raison – la douleur de l'homme – est un célèbre poème de Montale que je me permets de vous lire encore une fois : « Peut-être un matin allant dans l'air aride, / comme de verre, me retournant verrai-je s'accomplir le miracle : / le néant dans mon dos, derrière moi / le vide – avec la terreur de l'ivrogne. Puis, comme sur l'écran, se camperont d'un jet / arbres, maisons, collines,

pour l'habituel mirage. / Mais il sera trop tard, et je m'en irai coi / parmi les hommes qui ne se retournent pas, / seul avec mon secret ». ¹⁴ Lorsque j'ai lu ce poème de Montale, j'ai soudainement, immédiatement eu l'impression de comprendre. En effet, c'est dans cette position que s'activent l'intuition et l'expérience mystique : ce néant des choses, cette perception immédiate du néant des choses, de l'inconsistance de tout, de l'éphémère, comme je l'ai dit précédemment, est aussi le début de l'expérience de l'Être en qui tout trouve sa consistance et qui soutient tout. *Rerum Deus, tenax vigor*, « O Seigneur, consistance tenace de toutes choses ». ¹⁵ Cependant, dans la même expérience, cela devient du nihilisme : c'est une pure option. Péguy parle à juste titre du « mystère des mystères » : la liberté. Sans aucun doute, d'un point de vue abstrait, Montale n'explique pas une chose (l'erreur est toujours obligée d'oublier ou de nier quelque chose) : en effet, les choses *sont*, elles sont éphémères – « illusoires » est déjà un jugement –, mais elles *sont* là.

En revanche, un exemple redoutable de l'affirmation de soi – mais, dans l'affirmation de soi, il y a l'affirmation de la liberté de l'homme – se trouve dans un passage célèbre de Nietzsche tiré de son ouvrage *Le gai savoir* : « Un jour, le voyageur ferma une porte derrière lui, s'arrêta et se mis à pleurer. Puis il dit : "Ce penchant au vrai, à la réalité, au non-apparent, à la certitude ! combien je lui en veux !" ». ¹⁶ Et je ne vais pas plus loin.

Toute la grandeur du mystère du réel, si l'homme ne la reconnaît pas, c'est comme si ce n'était rien. « Derrière moi / le vide ». C'est comme si ce n'était rien, non pas parce qu'elle n'existe pas, mais parce qu'elle n'est pas reconnue. Et c'est dans ce sens que Tischner, commentant les poèmes du pape Wojtyła, dit que pour le Pape, l'homme permet à Dieu d'être Dieu.

Pour être reconnu comme Dieu, Dieu doit en quelque sorte attendre ce choix. Mais, à mon avis, le déni ne peut manquer de correspondre, en dernier lieu, à une attitude de colère, à une colère subtile ou retentissante, à une affirmation courroucée, sourde ou évidente. Et dans cette colère, l'accent n'est pas mis sur l'affirmation de soi – j'insiste encore –, de sa propre humanité ; l'accent est mis sur le refus de quelque chose qui est donné, il est mis sur le refus de l'acte d'un Autre. Il y a donc un refus de sa propre condition humaine parce qu'elle est donnée, un refus de sa propre nature en ce qu'elle est donnée, le refus d'une gratuité originelle. J'insiste : l'accent n'est pas mis sur la volonté d'affirmation de soi ; étrangement, je n'ai pas l'impression que l'accent soit mis avant tout sur l'orgueil ; l'accent n'est pas mis sur l'affirmation de soi : c'est plutôt l'homme dans la réalité concrète de sa personne, l'homme en tant que tel, qui se dissout. « Qui ne croit plus en Dieu », disait Claudel dans ses *Grandes odes*, « il ne croit plus en l'Être, et qui hait l'Être, il hait sa propre existence » ¹⁷

Comme j'ai aimé lire cette observation dans *Un homme* d'Oriana Fallaci : « L'amère découverte que Dieu n'existe pas a tué le mot destin. Mais nier le destin est arrogance, dire que nous sommes les seuls architectes de notre existence est de la folie ». ¹⁸ De la folie ! C'est cette folie qui faisait dire à Sartre : « Mes mains, que sont mes mains ? La distance incommensurable qui me divise du monde des objets et me sépare d'eux pour toujours ». ¹⁹ Plus on serre et on saisit, et plus on perçoit, plus on est condamné à percevoir et à faire l'expérience d'une distance : aucun lien n'est possible. C'est le moi qui se dissout, le moi qui est le centre de rapports et d'étreintes, d'affirmations et de collaboration. C'est pourquoi la dissolution arrive au point où, dans *L'ennui*, Moravia parle de l'« absurdité d'une réalité insuffisante, c'est-à-dire incapable de me persuader de sa propre existence effective. » ²⁰

Quelle mort terrible que celle de la « raison, mesure de toutes choses », qui n'a pas accepté d'être une conscience émerveillée et ravie devant une réalité qui ne lui appartient pas mais qu'il s'approprie dans la mesure où il obéit, où il a un regard rempli d'attente, de désir, grand ouvert pour une continuelle acceptation ! Il y a un autre choix possible, outre la négation de Dieu, il y a un autre choix possible au-delà du refus d'une responsabilité par rapport à l'interrogation, au besoin exprimé par Dieu à notre égard : dans le mystère de la liberté, l'autre option par rapport à l'oubli et au reniement de Dieu, comme le dit le prophète Jérémie (je l'ai lu hier matin dans mon bréviaire), consiste à « se prosterner devant l'œuvre de ses propres mains » ²¹, se prosterner devant quelque chose que nous créons nous-mêmes. Mais, dans la société actuelle, en raison de sa puissante cohésion, du puissant mécanisme dans lequel tout est articulé et organisé, il est inévitable que ce prosternement devant le travail de ses propres mains devienne un prosternement devant le pouvoir :

moins nous en sommes conscients, et plus nous y sommes soumis. « On a réussi – dit le grand lauréat du Prix Nobel pour la littérature de l'année dernière, Czeslaw Miłosz – à faire comprendre à l'homme / que s'il vit, c'est grâce aux puissants. / Qu'il pense donc à boire son café et à aller à la chasse aux papillons. / Celui qui aime la *res publica* aura la main coupée ». ²²

Le mal, que la philosophie et la littérature définissent et décrivent, se répercute en nous, dans les multiples actions qui remplissent nos journées : elles sont arrachées totalement ou partiellement au dessein du Mystère, à l'ordre ultime, par peur de perdre une satisfaction ou par refus de poser un geste gratuit. Cette négativité, cette incapacité à la perfection est l'événement existentiel le plus tragique pour l'homme conscient de lui-même. Je rappelle toujours à mes jeunes amis l'expression littéraire la plus tragique de cette prise de conscience, le final du *Brand* d'Ibsen, lorsque l'homme qui a cherché toute sa vie l'instant parfait, l'acte entièrement humain, debout près de sa cabane, alors que le tonnerre de l'avalanche est désormais en train de se produire – cette avalanche qui va le submerger quelques secondes plus tard –, s'écrie : « Réponds-moi, Dieu, à l'heure où la mort m'engloutit : est-ce assez de toute une volonté d'homme pour réaliser un seul acte parfait ? », ²³ c'est-à-dire un seul acte humain. C'est pourquoi je me souviens avec émotion, et aussi avec une gratitude paradoxale, du moment où une personne que je respecte profondément a dit (nous discussions du péché) : « Ne serait-ce pas moi, le péché ?

IV.

L'affirmation semble alors se renverser : est-ce donc que l'homme a besoin de Dieu pour être homme ? En réponse, Dieu se fait homme, il s'implique. Bien sûr, ceux qui ont un sens aigu du drame de la vie sont très proches du christianisme, il leur est beaucoup plus facile de le comprendre. En réponse, Dieu se fait homme, il s'engage avec l'homme comme un véritable compagnon de route, totalement familier, déclenchant un dialogue immédiat, sans laisser trop de place aux interprétations solitaires et ambiguës. Ainsi, Dieu fait en sorte d'avoir besoin de l'homme précisément en tant qu'homme. En tant qu'homme, Dieu a fait en sorte d'avoir besoin de l'homme.

C'est à ce moment-là que l'option se décide de façon plus radicale et devient drame historique et tragédie de la pensée, dans le développement de la pensée. Au nom de l'autonomie de la vérité humaine, c'est-à-dire au nom de sa façon de concevoir l'ultime – car l'implication de l'ultime dans le dynamisme de la raison est inévitable –, au nom de l'autonomie de la vérité humaine, c'est-à-dire au nom de sa manière de concevoir l'ultime, ce que nous appelons « Dieu », l'homme repousse violemment cette présence aimante, jusqu'à en éprouver du dégoût, il repousse cette présence aimante qui a besoin de l'homme, mais qui lui demande de l'aimer de tout son esprit, de tout son cœur, de toute sa force, comme le dit l'Évangile.

Ainsi, de l'« honnêteté » des pharisiens au refus du jeune homme riche, jusqu'au scandale de Judas, l'abolition du Christ de la mémoire qui décide et oriente la vie, individuelle et associative, devient un péché social. C'est une évidence de la culture dominante : Le Christ est un grand homme – un grand homme pour ceux-ci, un grand homme pour ceux-là – ; on peut tout dire, sauf que le Christ est le Christ. Cette abolition du Christ de la mémoire devient un péché social et devient un renoncement à la catégorie suprême de la raison, la catégorie de la possibilité : il est absurde, il est inconcevable, il est impossible que le Christ soit le Christ. Je me rappelle, dans *La fin d'une liaison* de Graham Greene, ce passage où le protagoniste, un « libre-penseur », se rend un soir chez son ami dont la femme est morte ; il trouve là-bas le confesseur de sa femme, un petit frère mince, chétif, fragile, qu'il cherche à anéantir en déversant sur lui une avalanche d'invectives contre l'image religieuse chrétienne de la vie et de l'homme. Et ce pauvre petit frère – j'avais l'impression de le voir disparaître sous cette série de coups et cette tempête –, profitant d'une brève pause que l'artiste libre penseur doit faire à un moment donné pour reprendre son souffle, s'exclame timidement : « J'ai l'impression d'être plus libre-penseur que vous ! Car il me semble que c'est faire preuve d'un esprit plus libre d'admettre toutes les possibilités plutôt que d'en écarter certaines ». ²⁴ Et même, c'est précisément à partir de l'abolition du Christ, de l'abolition du souvenir du Christ en tant qu'homme-Dieu, que devient

possible la lucidité hystérique avec laquelle une si grande partie de la culture moderne (Dieu merci, pas toute) renie Dieu. Mais c'est Nietzsche qui le disait : si nous mettons de côté le Christ, il faut que nous mettions de côté Dieu.

Mais le Christ est un engagement irréversible du Mystère ; c'est un engagement du Mystère avec le temps humain ; la Bible appelle cela une « alliance éternelle ». ²⁵ Dieu est fidèle à lui-même, le Christ est le dévoilement de la nature du Mystère envers l'homme. Qu'est-ce que le Mystère pour l'homme ? La miséricorde. La gratuité initiale, originelle, grâce à laquelle l'homme existe, se révèle pleinement dans son cœur, dans sa profondeur affective : il est miséricorde. La réponse négative de l'homme ne « résout » pas la grande question de l'amour.

Ainsi, aux côtés de l'homme, le Christ s'implique dans la totalité de l'existentialité même de l'homme, le Christ s'implique avec la totalité de ma propre existentialité, qui est celle de l'homme. Quel émerveillement m'envahit quand je pense que pour le christianisme, le salut, c'est-à-dire le sens positif du monde, est lié à un point infinitésimal qui est le « oui » d'une jeune fille de 15 ou 16 ans, 17 ans tout au plus, vivant dans un village reculé de Palestine ! Une chose pareille me suffirait pour que je comprenne que c'est divin ! Et quand je pense qu'à la fin du parcours cet homme est embrassé, cette nuit-là, et s'exclame : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ? Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ? » ! ²⁶ Le Christ s'est engagé avec l'existentialité humaine, donc avec le jeu de sa liberté, selon les mouvements normaux et quotidiens de celle-ci. Impliqué dans la totalité de l'existence humaine en tant qu'homme, le Christ fait en sorte d'avoir besoin des choses touchables et visibles que l'homme utilise : l'eau dans le baptême, l'huile dans la confirmation, le pain et le vin dans l'eucharistie, la parole dans la confession ; le geste, partout.

V.

Mais la réalité historique dont le Christ a besoin pour accomplir sa présence sur le chemin de l'homme vers sa destinée, la réalité historique totale dont le Christ a totalement besoin, c'est l'unité entre tous ceux que le Père lui a donnés, dit le XVII^e chapitre de saint Jean. Le début de l'unité totale de l'humanité est l'unité entre tous ceux que le Père lui a donnés, c'est-à-dire la communauté ecclésiale, ce « cadre de l'existence rachetée de l'homme », nous disait Jean-Paul II le 29 septembre 1984. La communauté ecclésiale est le « cadre de l'existence rachetée de l'homme ». J'esquisse immédiatement ce sur quoi je vais insister ensuite : c'est le cadre de l'existence rachetée, donc qui n'est pas parfaite (ou bien le concept de perfection est autre !) de l'homme. « Un milieu de vie fascinant [cela paraît humoristique ou ironique, et pourtant ce n'est pas le cas : un milieu fascinant] où chaque homme trouve la réponse à sa quête de sens pour sa vie : [c'est-à-dire] le Christ, centre du cosmos et de l'histoire ». ²⁷ En effet, il n'y a pas de plus grande fascination dans la vie que l'explosion claire du sens. La fascination est la force d'attraction du vrai, *pulchrum splendor veri*, disait saint Thomas. ²⁸ La fascination est la force d'attraction du vrai. Ainsi, dans un certain sens, le début du christianisme n'est pas le début d'une religion ni même d'une éthique, mais d'une esthétique, en un certain sens vrai, parce que l'éthique suivra comme conséquence et sera un amour, la conséquence d'un amour éveillé, et l'amour est éveillé par la beauté, qui est l'attraction propre à la vérité.

La communauté ecclésiale est la réalité où tous les tempéraments, toutes les histoires, c'est-à-dire tous les mouvements, toutes les associations, jaillissent à partir de l'unique demande de ce sens et, ensemble, sans aucune possibilité de domination, se complétant et s'aidant mutuellement comme une grande compagnie passionnée, coulent vers l'unique embouchure : témoigner le Christ mort et ressuscité à l'humanité tout entière.

Cette communauté ecclésiale est un peuple ou, comme le disait Paul VI (23 juillet 1975), « une entité ethnique *sui generis* » ; ²⁹ mais c'est un peuple, un peuple d'hommes : Dieu n'a pas besoin de « saints », il a besoin des hommes. C'est donc ainsi qu'Eliot décrit l'itinéraire de ce peuple dans le VII^e Chœur du *Roc* : à partir de cet instant, « ce fut comme si les hommes durent avancer de lumière en lumière, dans la lumière

du Verbe, / par la Passion et le Sacrifice sauvés, bien qu'ils fussent mauvais ; / bestiaux comme toujours, charnels, égoïstes comme toujours, intéressés et obtus / comme ils le furent toujours auparavant, et pourtant toujours en lutte, / toujours à réaffirmer, toujours à reprendre leur marche / sur le chemin éclairé par la lumière ; / s'arrêtant souvent, perdant du temps, / se fourvoyant, s'attardant, revenant en arrière, sans jamais pourtant suivre une autre voie ». ³⁰ C'est ce que le Christ a introduit dans notre vie en devenant notre compagnon : la vie humaine, la dignité de la vie de l'homme, la dignité de la liberté comme tension vers l'Infini. Si l'homme est rapport avec l'Infini, la seule dynamique qui soit digne est la tension vers celui-ci. Comme un enfant qui, une fois né, doit apprendre à marcher, qui tombe mille fois et mille fois se relève, mais tout en lui est tendu vers la marche et la vie.

Eliot poursuit : « Mais il semble que quelque chose s'est produit qui ne s'était jamais produit auparavant : (...). bien qu'on ne sache pas quand, ou pourquoi, ou comment ou dans quel lieu. / Les hommes ont abandonné DIEU non pas pour d'autres dieux, disent-ils, mais pour aucun dieu, et cela n'était jamais arrivé auparavant / Que les hommes renient les dieux et adorent / les dieux, en professant d'abord la Raison / Et ensuite l'Argent, le Pouvoir, et ce qu'ils appellent la Vie, ou la Race, ou la Dialectique. / L'Église répudiée, la tour abattue, les cloches renversées, que pouvons-nous faire ? [...] Informe et vide. Informe et vide [car il est informe et vide, le monde où il n'y a pas de recherche de sens]. Les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme. // [...] Est-ce l'Église qui a abandonné l'humanité ou est-ce l'humanité qui a abandonné l'Église ? [Les deux] / Lorsque l'Église n'est plus considérée, ni même combattue, et que les hommes ont oublié / Tous les dieux sauf l'Usure, la Luxure et le Pouvoir. » ³¹

Le dieu de l'homme est ce que l'homme est ; ce que l'homme est, c'est son dieu. Mais l'homme n'est pas la luxure, l'argent et le pouvoir. Ces dynamismes prétendent continuellement définir l'homme, et celui-ci peut devenir, surtout théoriquement, leur esclave, leur prisonnier ; mais l'homme est défini par quelque chose de plus – quelque chose de plus ! – où le calcul est dépassé. Malgré tout, malgré le fait d'être continuellement traversés par la faim et la soif de la luxure, de l'argent et du pouvoir, affirmer ce « plus », tendre vers ce « plus », vivre cette lutte et, dans sa propre fragilité, mendier comme les pauvres le long des routes, c'est la manière humaine de vivre la gratuité, c'est-à-dire de vivre sa vraie nature, qui est image de Dieu, de vivre ce rapport avec l'Infini, créateur par grâce. Cette capacité de gratuité, cet élan au-delà du calcul, vers « l'infiniment grand » qui nous donne l'existence et qui a voulu avoir besoin de notre existence, cette capacité de gratuité, ce sursaut, est le révélateur de la vie. « Moi, je suis venu pour qu'ils aient la vie, la vie en abondance », ³² une vie qui n'est pas obligée d'oublier ou de nier quoi que ce soit.

VI.

Permettez-moi de citer ce passage des *Journaux* de Kierkegaard : « Le rapport de négativité polémique (que le paganisme plaçait entre l'idée d'une vie future et l'existence présente) se retrouve également dans l'obligation des âmes à boire l'eau de la [rivière] Léthé en arrivant aux Champs Élysées ». ³³ Pour entrer dans leur paradis, les païens croyaient que les âmes devaient d'abord boire l'eau de la rivière Léthé (un mot grec qui veut dire « oubli ») : pour être heureux dans l'au-delà, dans les Champs Élysées, il fallait tout oublier. Mais – pardonnez-moi – ceci est la norme pour toute idéologie, théorisée ou implicite dans la façon de vivre. Le christianisme, en revanche, enseigne que nous devons rendre compte du fait que même un mot prononcé en plaisantant a une valeur éternelle. Cela implique, entre autres, la présence totale de notre passé, même si un autre Léthé doit en ôter la douleur lancinante ; et cet autre Léthé est la miséricorde, c'est le changement profond, la conversion profonde du sens de mon mal lui-même. Rien, rien n'est exclu. L'Évangile dit : « Même les cheveux de votre tête sont tous comptés ». ³⁴ C'est une vie qui devient elle-même, c'est-à-dire de plus en plus vie, comme le disait saint Augustin : la vie ne doit pas – littéralement – passer de la jeunesse à la vieillesse, mais c'est la jeunesse qui doit grandir de plus en plus. Ce que saint Augustin définissait par expérience personnelle, c'est ce que nous témoigne une poétesse de 70 ans, grande poétesse même si naturellement elle est tombée dans l'oubli, Ada Negri, dans son magnifique poème *Mia giovinezza* [Ma

jeunesse] : « Je ne t'ai pas perdue. Tu es restée, au fond de l'être. C'est toi, mais tu es une autre : sans feuille ni fleur, sans le rire éclatant que tu avais à l'époque qui ne revient pas, sans cette chanson. Tu es une autre, plus belle. Tu aimes, et tu ne penses pas être aimée : pour chaque fleur qui naît, pour chaque fruit qui se colore, pour chaque petit qui naît, au Dieu des champs et des fleurs, tu rends grâce dans ton cœur ». ³⁵ Tu aimes la fleur, non parce que tu la cueilles et la sens, mais parce qu'elle existe ; tu aimes le fruit, non pour mordre dedans, mais parce qu'il existe ; tu aimes l'enfant, non parce que c'est le tien, mais parce qu'il existe. C'est la gratuité transformée en vie quotidienne, que tu reflètes dans ton regard envers ceux qui vivent près de toi et que je reflète dans mes pensées et ma souffrance pour des personnes inconnues qui vivent au loin. Quel reflet missionnaire ! Au fond, le christianisme réalise vraiment l'image que Victor Hugo décrit dans un très beau passage de ses *Contemplations* intitulé *L'ermite* ³⁶. Il imagine cet ermite qui se lève tôt le matin, à l'aube et, à la lumière d'une bougie, tente de commencer à lire et à méditer son texte. Et au fur et à mesure qu'il lit, le soleil se lève et grandit, et ainsi la lumière se répand en même temps dans son âme. On ne passe pas de la jeunesse à la vieillesse, mais c'est la jeunesse qui doit toujours grandir.

Ne faites pas confiance à l'amour : c'est le dernier souvenir de Paul Valéry à ses amis. « Nous avons cru à l'amour » est le message de saint Jean. « Je sais bien qu'il [Dieu] ne m'aime pas. Comment pourrait-il m'aimer ? Et pourtant au fond de moi quelque chose, un point de moi-même, ne peut pas s'empêcher de penser en tremblant de peur que peut-être, malgré tout, il m'aime » ³⁷ (*Premier cahier* de Simone Weil). Voilà ce sur quoi notre humanité ne peut que s'attester, pour le peu de pureté qu'elle conserve.

Il n'y a qu'un seul véritable crime ; il n'y a qu'un seul véritable crime ; c'est l'oubli, l'oubli du Dieu qui a eu besoin de nous, qui a besoin de nous. L'oubli, voilà le crime. « Je sens que mon navire, dit un bon poète espagnol, Juan Ramón Jiménez, je sens que mon navire / a heurté, là sur le fond, quelque chose de grand ». Notre navire, qui traverse l'océan de la vie ou la mer de la vie, a heurté, là sur le fond, quelque chose de grand : Dieu présent. « Et rien / ne se passe ! Rien... Silence... Vagues... [tout est comme avant]. Rien ne se passe ; ou tout a déjà eu lieu / et nous sommes déjà, tranquilles, dans ce qui est différent ? » ³⁸ Nous y sommes-nous déjà résignés, comme si de rien n'était ?

Je nous souhaite, à moi et à vous, de ne jamais être tranquilles, plus jamais tranquilles !

Merci.

Notes

- 1 P. Teilhard de Chardin, « Formes de la vie religieuse », in *Formes, vie et pensée. Groupe lyonnais d'études médicales philosophiques et biologiques*, Librairie Lavandier, Lyon 1934, p. 401.
- 2 Cf. *Mt* 18, 2-6.
- 3 *Lc* 7, 13.
- 4 Cf. *Mt* 16, 26 ; *Mc* 8, 36-37.
- 5 Cf. *Jn* 15, 11.
- 6 Cf. *Mt* 18, 10.
- 7 Cf. F. Severi, *Scoppiò cinquant'anni fa la « rivoluzione » di Einstein* [Il y a cinquante ans éclatait la « révolution » d'Einstein], « Corriere della Sera », 20 avril 1955, p. 3.
- 8 F.M. Dostoïevski, *Les démons*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1955, p. 42.
- 9 G. Ungaretti, « Dannazione », in Id., *Vita d'un uomo. Tutte le poesie*, Mondadori, Milano 1992, p. 35. Nous traduisons.
- 10 R.M. Rilke, « Spengimi gli occhi, ed io Ti vedo ancora », in Id., *Liriche*, Sansoni, Firenze 1942, p. 194 in L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 78.
- 11 J. Delannoy, *Dieu a besoin des hommes* ; France-1950.
- 12 C. Péguy, « Le mystère des saints innocents », in *Œuvres Poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1994, p. 738-739.
- 13 Cf. *Mt* 5, 37.
- 14 E. Montale, « Peut-être un matin allant dans l'air aride... », *Os de Seiche. Ossi di Seppia*. Édition bilingue, Gallimard, Paris 1966, p. 95.
- 15 « *Rerum Deus, tenax vigor, immotus in Te permanens, lucis diuturnae tempora successibus determinans...* » (Hymne des Petites Heures, None, in *Messale ambrosiano. Dalla XVIII alla XXXII settimana del Tempo Ordinario*, Marietti, Milan 1984, vol. V, p. 47. Nous traduisons).
- 16 Voir F. Nietzsche, *Le gai savoir*, in *Œuvres complètes*, vol. 8, Aph. 309 « De la septième solitude », Mercure de France, Paris 1901, p. 263.
- 17 « Qui ne croit plus en Dieu, il ne croit plus en l'Être, et qui hait l'Être, il hait sa propre existence » (P. Claudel, « Troisième Ode - Magnificat », in Id., *Cinq grandes odes. Suivies d'un Processionnal pour saluer le siècle nouveau*, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 35 & 37, Paris 1913, p. 92).
- 18 O. Fallaci, *Un homme*, Bernard Grasset, Paris 1981, p. 151.
- 19 Cf. J.-P. Sartre, *La nausée*, dans *Œuvres romanesques*, Gallimard, Paris 1981, p. 156.
- 20 A. Moravia, *L'ennui*, Flammarion, Paris 1986, p. 53.
- 21 Cf. *Jr* 1, 16.
- 22 C. Miłosz, « Consigli », v. 18-21, in *Poesie*, Adelphi, Milan 1983, p. 116.
- 23 Cf. H. Ibsen, *Brand*, Perrin, Paris 1895, p. 278.
- 24 Cf. G. Greene, *La fin d'une liaison*, Robert Laffont, Paris 1951, p. 711.
- 25 *Ps* 104, 10.
- 26 Cfr. *Mt* 26, 50 ; *Lc* 22, 48.
- 27 Jean-Paul II, *Discours au mouvement de Communion et Libération dans leur XXX^e anniversaire de fondation*, 29 septembre 1984.
- 28 « La beauté est la splendeur du vrai » (saint Thomas d'Aquin, *Scriptum super sententiis*, I, d. 3, q. 2, art. 3).
- 29 Paul VI, *Audience générale*, 23 juillet 1975.
- 30 T.S. Eliot, *Choruses from "The Rock"*, dans *Collected poems 1909-1962*, Harcourt Brace Jovanovich, Orlando 1968, p. 108. Nous traduisons.
- 31 *Ibid*, p. 108-109. Nous traduisons.
- 32 Cf. *Jn* 10, 10.
- 33 S. Kierkegaard, *Diario. I (1834-1849)*, Morcelliana, Brescia 1962, p. 359. Nous traduisons.
- 34 Cf. *Lc* 12, 7.
- 35 A. Negri, « Mia Giovinezza », in *Mia giovinezza. Poesie*, Bur, Milan 2010, p. 78. Nous traduisons.
- 36 Il s'agit en fait de V. Hugo, « Heureux l'homme, occupé de l'éternel destin », in Id., *Les contemplations*, Garnier Frères, Paris 1969, p. 61.
- 37 S. Weil, « Prologue », *Œuvres complètes*, vol. VI/3 : *Cahiers, Premier cahier*, Gallimard, Paris 2002, p. 369sq.
- 38 J.R. Jiménez, « Mares », in Id., *Segunda Antología Poética (1898-1918)*, Espasa-Calpe, Madrid 1987, p. 335. Nous traduisons.